EXPLORER LA SUBJECTIVITÉ À TRAVERS LE TEXTE AUTORÉFLEXIF - UN PROJET DE RECHERCHE DANS LA DIDACTIQUE DU FLE

Simina Mastacan, Maître de conférences, Université « Vasile Alecsandri » de Bacău
Maricela Strungariu, Chargée de cours, Université « Vasile Alecsandri » de Bacău

Abstract: Along our teaching career as university teachers of French language and literature, we have observed that students dispose of less and less reduced means of expressing subjective content. The text collection that we have elaborated proposes a complementary approch to the self-reflective text, which, in our view, can represent a valuable didactic tool for learning French language. The aspects of poetics and literary theory are doubled by the emphasis on the discursive and argumentative peculiarities of this genre. Our paper presents the main coordinates of this approach.
Key words: self-reflective text, didactics, subjectivity, discourse, pragmatics.

Le texte littéraire où l'on parle de soi-même peut constituer, du point de vue de la didactique du FLE, un instrument précieux d'enseignement. C'est la prémisse qui nous a conduites à proposer aux étudiants de français (mais non seulement) un ensemble de fragments extraits des auteurs francophones, ayant comme motif principal le désir de parler / d'écrire sur soi-même et de partager, ainsi, aux récepteurs, une certaine image sur sa personne[1].

Au fil du temps, en tant qu'enseignantes de langue et de littérature, nous avons remarqué chez nos étudiants l'appauvrissement des moyens qui permettent d'exprimer des contenus subjectifs en français (mais aussi en roumain). Les jeunes (même censés avoir, comme étudiants en Lettres, des connaissances avancées en littérature, langue et communication) sont de moins en moins aptes à expliquer, à reconnaitre, à analyser et à exprimer de façon nuancée, convaincante et cohérente leurs différents états d'âme, leurs ressentis, leurs émotions. En dépit du fait que les divers réseaux sociaux réclament une surexposition du moi, les techniques employées ne favorisent pas, on le croit bien, une prise de conscience réelle de soi. En fait, on tente d'y construire un discours autoréférentiel virtuel par le biais des images ou par des descriptions schématiques (photos, préférences, amis…), ce qui met en avant une certaine technique de construction d'une image, plus qu'une connaissance réelle et assumée de sa propre intériorité. Loin de blâmer la possibilité de se

[1] Simina Mastacan, Maricela Strungariu, *Parler de soi-même : textes et analyses*, Bacău, Alma Mater, 2014.

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

forger une identité virtuelle, comme celle offerte et partagée par Internet, on est d'avis que le processus pédagogique ne doit pas oublier de (re)mettre à profit, dans de différentes étapes de son déroulement, le texte littéraire, dont les vertus doivent être reconsidérées.

Les raisons pédagogiques en sont multiples, et nous allons en énoncer seulement quelques-unes. Premièrement, le texte autoréflexif, écrit en français, représente un excellent moyen d'améliorer et enrichir ses connaissance de langue, à partir du niveau lexical, jusqu'aux aspects syntaxique et sémantique. Ensuite, ce genre de texte offre des pistes de recherche importantes pour pousser la réflexion plus loin : connaître et pouvoir identifier les différents sous-genres littéraires (mémoire, journal, confession), les marques de la fiction et de l'autofiction, les éléments de pragmatique littéraire (les indices de la subjectivité, la modalisation affective, les pactes de lecture et les contraintes discursives). Il permet aussi d'observer la mise en scène de soi comme processus argumentatif et l'ethos discursif qui s'en dégage. Troisièmement, cette étude fournit aux étudiants des modèles de rédaction, puisqu'ils seront invités à rédiger eux-mêmes de différents textes de nature autoréflexive, tels l'autobiographie linguistique, des essais argumentés portant sur des sujets divers, etc.

Les cours dispensés aux étudiants en master de français de la Faculté des Lettres de Bacău nous ont permis de tenter la plupart de ces directions et notre livre *Parler de soi-même : textes et analyses* est issu d'un besoin imposé par notre activité en classe, celui d'élaborer un instrument de travail plus efficace, un corpus de textes à même de jeter des éclairages significatifs sur les facettes complexes et souvent labyrinthiques de l'intériorité humaine. Ainsi, les textes ont été soumis à des lectures et interprétations multiples, mais complémentaires, en conjuguant les aspects littéraires et la dimension pragma-linguistique.

En ce qui suit, nous allons ponctuer les plus importantes étapes de l'analyse que nous avons proposées et mises en pratique à l'aide de l'instrument didactique que nous avons élaboré.

I. L'organisation du travail

Comme nous l'avons déjà avoué, notre premier but est de fournir un recueil de textes qui transcrivent une parole dont le sujet parlant est aussi objet de discours. En deuxième lieu, nous nous sommes proposé de mettre à la disposition des étudiants, mais aussi de tous ceux qui s'intéressent à la parole de soi, quelques repères d'analyse qui facilitent l'approche narratologique, linguistique, pragmatique ou anthropologique de ce genre de textes.

Sans prétendre avoir choisi les morceaux les plus significatifs ou les auteurs les plus (re)connus, nous nous sommes arrêtées sur des textes qui éclairent, d'une façon ou d'une autre, une

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

partie de l'intériorité humaine. Le recueil est marqué donc par la diversité : les textes proviennent d'une multitude d'espaces culturels, les auteurs ont écrit à des époques différentes et à des âges différents. Michel Leiris, André Gide, Paul Verlaine, Simone de Beauvoir, Romain Rolland, Gabriel Liiceanu, Eugène Ionesco, Jean-Jacques Rousseau, Saint-Augustin, René de Chateaubriand, Michel Butor, Roland Barthes, Georges Perec, Nathalie Sarraute, Tzvetan Todorov, Montesquieu, Daniel Pennac, André Malraux, Mircea Cărtărescu, Amélie Nothomb, Denis Diderot, Stendhal et d'autres encore sont convoqués pour apporter des témoignages précieux. C'est justement dans cette diversité que le lecteur va trouver un certain intérêt puisqu'il aura l'occasion de comparer, au-delà de ces différences, des visions sur soi parfois tellement semblables qu'il en sera sans doute surpris. La disposition des chapitres et des sous-chapitres dévoilera des rapprochements inattendus, surgis de l'amalgame des points de vue, des perspectives adoptées, des techniques fort diverses d'écrire sur soi.

Chaque fragment est précédé d'un énoncé-titre qui l'introduit et que nous avons détaché afin d'extraire l'idée fédératrice du texte et de fournir (ou plutôt proposer) dès le début une piste d'interprétation. Les indications de lecture qu'on a disposées après chaque fragment regroupent des consignes qui portent sur des aspects littéraires, poétiques et linguistiques. D'autres instruments d'analyse sont suggérés dans la deuxième partie du livre, à travers les textes théoriques que nous voyons comme une autre méthode de guidage de l'interprétation.

Quel que soit le niveau de connaissance ou le but visé, le lecteur potentiel de ce livre peut en parcourir les pages par pur plaisir, jeter un coup d'œil - un peu indiscret, mais innocent - sur l'intériorité des autres, essayer de comprendre et de ne pas juger, car exposer ses sentiments n'est jamais une chose aisée.

II. Le niveau thématique

Parler du monde, c'est toujours, d'une certaine façon, parler de soi, mettre en scène une pensée personnelle, traduire linguistiquement, d'une manière plus ou moins fidèle et patente, des fragments de son univers mental, spirituel ou émotionnel. Quand le moi devient objet de la parole, il se produit inévitablement et paradoxalement un mouvement centrifuge, une décentration, une fuite du moi vers le dehors et une recherche de l'altérité. Car la parole est toujours une parole adressée. «La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute»[2], son sens étant construit à la fois par celui qui l'émet et par celui qui la reçoit.

[2] Michel de Montaigne, *Essais*, Livre III, Paris, Lib. Gén. française, 1994, p. 381.

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

Excepté quelques entretiens, les textes qui forment notre corpus sont des extraits d'œuvres littéraires. Il s'agit, pour la plupart d'entre eux, d'écrits personnels authentiques ou fictionnels tels que l'autobiographie, le journal intime, les mémoires, l'autofiction, le roman épistolaire, etc. Force nous est de remarquer à ce sujet que le caractère littéraire de ces textes doit être pris en compte comme un facteur important de distorsion dans la transposition littérale du vécu intérieur. Depuis Platon, on sait bien que l'écriture, est, en elle-même, un processus par lequel la pensée est déformée. La traduction écrite du vécu intérieur perd, en plus, la spontanéité spécifique au discours oral. Et si l'écrit a aussi une visée esthétique, le message est encore plus brouillé : «Si le contenu de ce qui est rapporté est exact, il n'en reste pas moins vrai que l'espace scripturaire transmue la vérité en œuvre d'art»[3]. Malgré toutes ces déformations de la pensée authentique du sujet et de son espace intérieur, produites au cours de la création littéraire, nous avons choisi de puiser nos exemples dans des auteurs qui, par la diversité des perspectives embrassées, ainsi que par la grande variété des thèmes exploités, créent, selon nous, un tableau complexe et authentique de la vie intérieure et des efforts de l'individu de mettre celle-ci en discours, de l'extérioriser par le langage.

Les textes que nous proposons d'étudier s'ordonnent autour de quatre grands axes thématiques, chacun comportant plusieurs sous-thèmes. Le premier chapitre, **Pourquoi parler/écrire sur soi ?**, est centré sur les différentes motivations qui engendrent l'écriture intime et autobiographique. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous en avons décelé plusieurs, ayant généralement trait ou bien au désir du sujet de régler ses problèmes identitaires et existentiels (explorer et construire son intériorité, lutter contre le temps et la mort, donner un sens à son existence, échapper à l'angoisse), ou bien à ses rapports avec l'altérité (se justifier, partager son parcours intellectuel et spirituel, montrer son unicité, livrer ses réflexions personnelles).

Comment parler/écrire sur soi : telle est la question à laquelle nous avons essayé de répondre dans le chapitre suivant, en nous appuyant sur des textes relevant de différents genres discursifs. Il s'agit d'un territoire vaste, hétérogène et toujours en mouvement, difficile à parcourir d'un bout à l'autre, étant en état de transformation perpétuelle. Les genres déjà «classiques» de la figuration du moi tels que le journal intime, avec son caractère discontinu et fragmentaire, l'autobiographie, avec sa vision unitaire et totalisante, et la lettre, considérée comme une «saisie interlocutoire du moi»[4] cèdent peu à peu la place à des types modernes d'écriture subjective. Celles-ci remettent en question l'authenticité et la fiabilité des formes traditionnelles d'expression du moi,

[3] Jean-Philippe Miraux, *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 60.

[4] Laurent Jenny, *La figuration de soi* [en ligne]
http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/fsintegr.html#fs031000

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

ayant recours à des formules novatrices, comme l'emploi systématique ou irrégulier de la deuxième ou de la troisième personne, la «saisie instantanée du moi» [5] dans l'autoportrait littéraire, l'autofiction, l'écriture à deux voix, etc.

Le troisième chapitre, **Écrire sur soi – un projet paradoxal**, réunit des extraits textuels qui problématisent, intentionnellement ou involontairement, les possibilités et les conditions d'existence et d'épanouissement des écrits personnels. La quête de l'identité est l'une des questions centrales posées par ce genre de textes. L'identité apparaît comme une relation dialectique entre l'autre et le même, de sorte que le moi ne pourrait jamais être pensé qu'en rapport avec l'altérité. Cet autre qui nous définit devient aussi, qu'on le veuille ou non, le témoin constant et indispensable de notre discours ou même notre interlocuteur.

La littérature du moi s'avère un genre contradictoire, voire paradoxal, parce qu'elle doit concilier le désir de vérité avec les artifices impliqués par toute transposition discursive du vécu. Le vœu de sincérité est miné constamment par des facteurs d'ordre psychologique (cognitifs ou affectifs), linguistique et narratif. À la difficulté du sujet d'accéder à l'auto-connaissance s'ajoute celle de reconstituer son histoire personnelle, car le processus de remémoration dépend du fonctionnement de la mémoire, laquelle se montre souvent infidèle et sélective. L'impossibilité du langage de transcrire la richesse foisonnante du vécu intérieur, ainsi que les empêchements de sa mise en récit ne font que creuser encore plus le fossé entre l'intention et sa réalisation. C'est pour cela que pas mal d'écrivains arrivent à penser que l'on peut accéder à la vérité par la fiction et que la recherche de soi peut être plus efficace si l'on donne libre cours à son imagination.

Parler de soi, c'est, inévitablement, **parler du monde** : tel est le message transmis par les textes réunis dans le dernier chapitre. Le moi est à la fois corps et esprit, objectivité et subjectivité, permanence et évolution. Les écrits personnels reflètent cette dualité par un balancement perpétuel entre l'extériorité et l'intériorité, enregistrant les fluctuations et les mouvements du moi, son va-et-vient entre soi et autrui. Pour mieux se comprendre, le sujet doit se dédoubler, prendre distance par rapport à soi-même, se regarder et se traiter soi-même comme un autre. Parfois, il éprouve son étrange(i)té comme une trahison douloureuse de son être intime. Les écrits du moi ne peuvent pas ignorer l'existence du corps, lequel est un « véhicule de l'être au monde »[6], un point de contact et un médiateur entre le moi et le monde. C'est par le corps qu'on est perçu d'abord par les autres et qu'on s'inscrit dans le monde.

[5] *Ibidem*

[6] Maurice Merleau Ponty, *Phénoménologie de la perception,* Paris, Gallimard, 1945, p. 402.

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

Si l'on se penche sur les relations du sujet avec ses semblables, on découvre à travers les textes parcourus un kaléidoscope de sentiments et d'attitudes : la sensation de n'exister que par rapport aux autres, celle que l'univers personnel est tout à fait distinct et irrémédiablement séparé de celui d'autrui, le désir de s'unir à son semblable par l'amour ou par l'amitié, etc.

La perception du réel apparaît chez les écrivains du moi comme une question complexe et sensible, parce que liée intrinsèquement à celle de leur identité. Qu'on le connaisse par les sens, par le langage ou en le parcourant de long en large, le monde ne cesse de fasciner ces esprits qui, tout en s'ingéniant à sonder les abymes du moi, en viennent, inéluctablement, à découvrir ses reflets séduisants, son «inquiétante étrangeté». Et si le réel ne leur suffit pas, ou s'il est trop pernicieux, l'imaginaire peut constituer un refuge, une échappatoire, l'évasion dans le rêve, l'art ou la littérature étant susceptible d'assurer la survie de l'individu.

L'homme qui se cherche ne peut pas ignorer l'univers qui le contient. La parole de soi reflétera, inévitablement, aussi un point de vue sur le monde et sur les autres. L'auto-représentation, qui donne corps assez souvent aux illusions narcissiques de l'individu, comporte également un appel de l'altérité, laquelle est censée pallier le risque d'effondrement du moi, de perte d'équilibre ontologique. Le moi se dédouble, prend ses distances par rapports à soi-même pour mieux se regarder et se comprendre. Autrui apparaîtra ainsi comme le reflet de soi.

Les premiers contacts avec la réalité sont médiés par le corps, frontière ou écorce qui sépare l'espace intime de l'espace extérieur. C'est lui qu'on regarde pour se découvrir, c'est sur lui que s'impriment les signaux du monde.

Chez les hommes, l'attrait du réel est fréquemment contrebalancé par un refus du concret, par un refuge dans l'espace sécurisant de l'imaginaire. Déçus de la réalité déplaisante ou absurde, ils la fuient, en se réfugiant dans l'espace des substituts imaginaires. Par leur force symbolique et par leur nature irréelle, ceux-ci ont le pouvoir de donner à l'individu un sentiment de sécurité existentielle. Grâce à cette projection imaginaire, l'homme se réinvente, se reconstruit, et le monde devient plus acceptable. Il faut cependant observer que l'évasion par la culture et le recours aux rêves entraînent simultanément un abandon de l'authenticité en faveur de l'artifice, du faux-semblant et du jeu.

III. Le niveau discursif : de la poétique à la pragmatique du discours

Les origines de l'écriture de soi remontent fort loin dans le passé. C'est Socrate qui introduit la notion de «souci de soi», lorsqu'il invite les Athéniens à effectuer un retour vers eux-mêmes. Depuis Platon, jusqu'à la fin de l'Antiquité, le souci de soi a été pratiqué dans toutes les écoles

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

philosophiques. L'habitude chrétienne de l'examen de conscience compte elle aussi parmi les ancêtres des écrits personnels. On s'entend pour considérer les *Confessions* de Saint Augustin (rédigées entre 397 et 401), comme le premier texte littéraire d'introspection de la culture européenne.

L'épanouissement des notions de personne, d'individualité et de subjectivité, ainsi que le début de la civilisation industrielle et l'avènement politique de la bourgeoisie, à la fin du XVIII[e] siècle, s'avèrent des facteurs déterminants pour l'apparition et le développement des textes personnels, comme l'autobiographie et le journal[7]. Les genres d'écriture du moi se sont épanouis surtout à l'âge romantique, mais se sont diversifiés et renouvelés d'une manière étonnante au cours des dernières décennies. Des formes connexes ou hybrides, telles l'autoportrait littéraire, le roman autobiographique ou l'autofiction tendent à remplacer les types «classiques» d'écriture subjective.

Il faut remarquer que chaque genre réussit à saisir une certaine dimension de l'être humain, représentant une approche différente de l'intériorité, mais aussi, à chaque fois, une expérience échouée de la représentation du moi. Ainsi, si le journal intime permet une exploration de l'intimité jusque dans ses strates les plus profondes, sa démarche est minée par la subjectivité déformante du diariste et par la fragmentarité de sa vision. Si l'autobiographie essaie de créer une image unitaire et synthétique de l'individu, son authenticité est souvent remise en question à cause de son caractère «construit» et de l'écart temporel entre l'événement et sa notation. Quant aux formes modernes d'écriture subjective, elles ne font que pallier cet inconvénient, leurs solutions étant provisoires et limitées. Quoique l'autoportrait littéraire dresse un tableau complexe des invariables de l'être, il passe sous silence son évolution historique, sa transformation continuelle. Si l'autofiction donne une plus grande liberté à l'auteur, lequel n'est plus contraint par le pacte de vérité, elle s'éloigne des principes sur lesquels reposent les genres référentiels et glisse vers l'affabulation, vers la fictionalisation de soi[8]. L'identification de ces formes discursives sera utile et enrichissante, en mettant en évidence l'existence d'une poétique particulière.

---

[7]Des études approfondies de la naissance et des caractéristiques de ces genres sont fournies par René Démoris, *Le roman à la première personne (Du Classicisme aux Lumières)*, Paris, Armand Colin, 1975; Béatrice Didier, *La littérature de la Révolution française*, Paris, Presses Universitaires de France, deuxième édition, 1989; Philippe Lejeune, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1971; Philippe Lejeune, *Pour l'autobiographie*, Paris, Seuil, 1998; Georges May, *L'Autobiographie*, Paris, PUF, 1979; Jacques Voisine, « L'autobiographie avant Rousseau», introduction aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Garnier, 1964.

[8] «Autofiction» est un mot créé en 1977 par l'écrivain et le critique littéraire Serge Doubrovsky, pour désigner son roman *Fils* (Paris, Galilée, 1977). Selon Doubrovsky, l'autofiction est une « fiction, d'événements et de faits strictement réels ». Plusieurs ouvrages théoriques y sont consacrés : Vincent Colonna, *Autofiction et autres mythomanies littéraires*,

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

D'autre part, on observera que les motivations de l'écriture de soi tiennent, pour la plupart, d'un besoin d'éclaircissement, ainsi que d'un désir de donner un sens à sa vie, une unité, et de s'assurer une survivance au-delà de la mort. En se référant strictement à l'autobiographie, Georges May distingue à ce sujet d'une part des mobiles rationnels, tels que l'apologie (« le besoin d'écrire afin de justifier en public les actions qu'on a commises ou les idées qu'on a professées»[9]) et le témoignage («l'obligation qu'affirment ressentir de nombreux autobiographes de faire en sorte que ce dont ils ont été, pour une raison ou pour une autre, les témoins privilégiés, ne disparaisse pas avec eux»[10]) et d'autre part des mobiles affectifs, comme, par exemple, se mesurer au temps ou trouver le sens de son existence. Ces motivations président, selon nous, dans une mesure plus ou moins grande et différemment nuancées, à l'écriture de tout autre genre de texte personnel.

La connaissance de soi se réalise par l'examen de conscience, par une introspection morale, mais aussi par la reconstitution de son parcours, à savoir de l'histoire de ses *moi* passés. La construction de l'identité s'accompagne souvent de la recherche du sens et de l'unité personnelle, mais aussi de la découverte de l'altérité. Le sentiment d'être unique et différent n'exclut pas celui de l'appartenance à l'humanité. Telles sont les contradictions apparentes qui hantent les écrivains du moi et qu'on découvrira à travers les textes.

Dans les fragments métatextuels ou paratextuels de certains écrits personnels, le lecteur découvre que le texte problématise les conditions et les possibilités de sa propre existence et, dans pas mal de cas, l'œuvre est minée de intérieur par les doutes et les inquiétudes de son créateur.

Certains auteurs s'emploient à démasquer l'illusion qu'implique l'écriture de soi. Le désir d'authenticité est souvent voué à l'échec à cause de plusieurs éléments perturbateurs : l'impossibilité de se connaître, le fonctionnement lacunaire et aléatoire de la mémoire, l'inadéquation des procédés discursifs au caractère foisonnant et complexe de l'existence, les contraintes formelles de l'écriture ou l'interdiction morale. Dire la vérité, c'est, au fond, l'inventer, parce que la réalité n'est que notre représentation. C'est pour cela que l'on a vu apparaître, au cours des dernières décennies, une grande variété d'œuvres à caractère personnel qui transgressent le pacte référentiel au profit d'une représentation plus libre du moi, dans laquelle le réel, l'imagination et la fiction s'entremêlent subtilement.

Auch, Tristram, 2004 ; Philippe Gasparini, *Autofiction - Une aventure du langage*, Paris, Seuil, 2008 ; Philippe Gasparini, *Est-il Je - Roman autobiographique et autofiction,* Paris, Seuil, 2004, etc.

[9] Georges May, *L'autobiographie*, Paris, PUF, 1979, p. 41.

[10] *Ibidem*, p. 43.

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

La recherche de l'identité est constitutive de toute tentative de figuration du moi. Mais on ne pourrait penser l'identité sans faire référence à l'*autre* qui est comme un miroir pour le *même*. Soi-même est conçu comme un autre[11], parce qu'il est pluriel et toujours en mouvement. L'hétérogénéité du moi, induite par l'écoulement du temps, perturbe l'identité du sujet et l'empêche de coïncider avec soi-même. La subjectivité est brisée.

Vu cette variabilité et cette inconstance, la saisie du moi par le langage est fatalement partielle et momentanée, d'où l'incomplétude de l'autoreprésentation et le sentiment d'échec ressenti par presque tous les écrivains du moi.

La pragmatique et la théorie de l'énonciation offrent des ressources importantes pour découvrir des indices textuels explicatifs. En fait, la linguistique textuelle repose largement sur ces nouveaux courants de réflexion, surtout à partir des années 1980, et la complémentarité entre linguistique et littérature devient évidente : « En réfléchissant sur l'énonciation linguistique, on a accès à des phénomènes linguistiques d'une grande finesse (modalités, discours rapporté, polyphonie, temporalité, détermination nominale, méta-énonciation…) où se mêlent étroitement la référence au monde et l'inscription des partenaires de l'énonciation dans le discours »[12]. Il devient incontournable de repérer les éléments de la situation d'énonciation, qui définit le statut discursif de l'énonciateur. On remarquera l'importance de ce repérage dans tous les textes proposés, mais voilà, en guise d'exemple, un seul extrait (c'est nous qui soulignons) :

> Je ne sais encore, à 36 ans, si je suis avare ou prodigue, sobre ou glouton… ou plutôt, me sentant porté soudain de l'un à l'autre extrême, dans ce balancement même je sens que ma fatalité s'accomplit. Pourquoi formerais-je, en m'imitant facticement moi-même, la factice unité de ma vie ? C'est dans le mouvement que je peux trouver équilibre (…)
>
> Trop de nouveauté nous étonne ; nous ne savons goûter en autrui que ce que nous pouvons reconnaître (de même que les Barbares ne distinguaient dans les mots que nous disions, que les lettres qu'ils étaient habitués à prononcer) ; le reste, nous ne l'entendons même pas. Les artistes les plus ingénieux ne sont compris qu'après que leur saveur a cessé d'être rare ; les valeurs neuves qu'ils apportaient n'ayant point cours, n'étaient pas cotées sur la place. Si vous louez si fort mon article sur Wilde (je parle du dernier), c'est bien précisément parce que je ne dis rien de nouveau. (André Gide, *Journal*, 1889-1939, p. 175)

L'intime conjonction des trois personnes (*l'énonciateur* - je, nous - *le co-énonciateur* - tu, vous - et *la non-personne* - ils, autrui) définit un espace de réflexion particulier. Si la position d'énonciateur, définie par le pronom *Je*, est le point de départ de l'énonciation, sa source (cf. E.

[11] Voir à ce sujet le livre du philosophe Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

[12] Dominique Maingueneau, *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 11.

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

Benveniste[13]), le co-énonciateur (dont le marqueur est *Tu*) introduit une relation de solidarité (il est dans la même situation de communication avec *Je*), mais aussi d'altérité. Quant à la personne désignée par *Il(s)*, elle se place en position de rupture, étant détachée en quelque sorte de la situation d'énonciation. L'identification du référant du *Je* se fait dans la situation d'énonciation, mais le pacte autobiographique vient compliquer les choses, puisqu'on pourrait déduire qu'il y a une superposition entre le *Je* de l'auteur et le *Je* narrateur. De plus, on remarquera la situation ambiguë des pronoms *nous* et *vous* (appelés aussi des personnes amplifiées), qui englobent non seulement une accumulation de *Je* et de *Tu*, mais aussi d'autres personnes (*Ils*). En fait, en énonçant *Nous*, le narrateur se place dans la catégorie des gens habituels, tandis que *Vous*, invoqué rhétoriquement, se place dans une position antagoniste.

Le problème de la temporalité, notamment de l'alternance qu'on peut saisir entre énonciation discursive et énonciation historique, sera sans doute très important à remarquer dans ce genre de discours. Celui qui dit *Je* est censé s'intégrer dans un acte d'énonciation embrayé, mettant en relation l'énoncé avec l'acte d'énonciation. L'actualité du narrateur est censée, elle aussi, s'exprimer par le présent de l'indicatif, construit par l'actualité du locuteur, en alternance avec le passé composé, l'imparfait et le futur. C'est la situation classique, illustrée dans l'exemple ci-dessus, et encore dans l'extrait suivant :

> L'œuvre qu'ici j'esquisse m'a été dictée, en des jours sans lendemain de solitude heureuse, mais enfiévrée, où je rêvais, convalescent, dans ma chambre de Villeneuve-du-Léman, en face d'un grand noyer, confident de mes pensées. J'ai écrit sous l'élan de l'esprit de mes morts, des jours morts et des ombres aimées, venues me visiter. J'ai écrit sans savoir où l'élan me mènerait, et quand il s'arrêterait. Par le fait, à mi-chemin, il s'est interrompu. La vie est rentrée, troublant le dormeur éveillé ; et plutôt que de fausser le songe qu'il se disait tout haut, il en a brisé le cours, et il a passé la plume à l'homme de raison, au mémorialiste. (Romain Rolland, *Le Voyage intérieur*, pp. 13-14)

Le plan historique, délié de la situation d'énonciation, convoque un mode de référence non-déictique et repose sur le passé simple, associé à l'imparfait de l'indicatif.

En réalité, cette séparation n'est pas aussi nette dans l'ensemble des textes autoréflexifs, et les raisons sont multiples. Dans l'extrait suivant, *Je* est associé au passé simple, ce qui vient contredire l'hypothèse esquissée par Benveniste.

[13] Emile Benveniste, « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 17/1970, Paris, Didier-Larousse.

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

> La monotonie de l'existence adulte m'avait toujours apitoyée ; quand je me rendis compte que, dans un bref délai, elle deviendrait mon lot, l'angoisse me prit. Un après-midi, j'aidais maman à faire la vaisselle ; elle lavait des assiettes, je les essuyais ; par la fenêtre, je voyais le mur de la caserne de pompiers, et d'autres cuisines où les femmes frottaient des casseroles ou épluchaient des légumes. Chaque jour, le déjeuner, le dîner ; chaque jour la vaisselle ; ces heures indéfiniment recommencées et qui ne mènent nulle part ; vivrais-je ainsi ? Une image se forma dans ma tête, avec une netteté si désolante que je me la rappelle encore aujourd'hui : une rangée de carrés gris s'étendait jusqu'à l'horizon, diminués selon les lois de la perspective, mais tous identiques, et plats ; c'étaient les jours et les semaines, et les années. Moi, depuis ma naissance, je m'étais endormie chaque soir un peu plus riche que la veille ; je m'élevais de degré en degré ; mais si je ne trouvais là-haut qu'un morne plateau, sans aucun but vers lequel marcher, à quoi bon ? (Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, pp. 144-145)

Il convient donc de remarquer la nature protéiforme de ce *Je*, qui est une instance narrativisée, un *Je* du « récit », un personnage parmi les autres, grâce auquel on peut facilement glisser d'un plan d'énonciation à l'autre. A ce point, surgit encore plus fort le problème de l'identification du locuteur d'un texte autoréférentiel : est-il une personne réelle ou un être de discours ?

A ce genre de questions s'ajoute le besoin d'identifier le type de modalisation que le sujet pensant emploie pour participer activement à sa parole, pour s'inscrire comme locuteur actif dans la situation d'énonciation. Les opérateurs de modalité sont nombreux et se rapportent directement à la subjectivité du sujet, qui prend en charge son dire, qu'il s'agisse des modalités d'énonciation (attachées aux marques syntaxiques, prosodiques et typographiques impliquées dans la réalisation des types de phrase) ou des modalités d'énoncé (logiques, appréciatives, affectives ou axiologiques) ou bien des modalités autonymiques. A ne regarder que le bref fragment d'André Gide que nous reproduisons ci-dessous, on s'avisera que la collaboration de plusieurs formes de modalisation est un procédé dont la portée pragmatique ne doit pas être négligée :

> 30 octobre (1939)
> Non, décidément, je ne parlerai pas à la radio. Je ne collaborerai pas à ces « émissions d'oxygène ». Les journaux déjà contiennent assez d'aboiements patriotiques. Plus je me sens Français, plus je répugne à laisser s'incliner ma pensée. Elle perdrait, à s'enrôler, toute valeur.
> Je doute qu'il soit très juste d'écrire, comme faisait Lucien Jacques en 1914 ou 1915, à propos de certaines vociférations particulièrement ridicules : « C'est donc si difficile de se taire ? » et sens combien le silence est pénible lorsque le cœur déborde ; mais je ne veux pas avoir à rougir demain de ce que j'écrirai aujourd'hui. (André Gide, *Journal*, 1939-1949, pp. 11-12)

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

Les exemples antérieurs font voir aussi l'existence d'un autre phénomène discursif, que la pragmatique étudie de façon systématique : la polyphonie du discours. Le caractère foncièrement dialogique de tout énoncé, en l'occurrence de l'énoncé ayant pour objet son propre locuteur, fait écho au dialogisme de toute pensée de soi. Pensée et parole de soi sont deux actes interdépendants. Pour parler de soi, il faut être conscient de soi, de son existence, pouvoir se penser soi-même, se dédoubler et dire « je ». C'est par le langage qu'on arrive à se penser et à se reconnaître comme être unique, mais aussi comme être du monde. Or le langage est le produit de l'altérité, tout comme le monde dont le «je» fait partie.

La prise de conscience de soi et la parole de soi se réalisent à travers les mots des autres. Ainsi le particulier glisse-t-il vers le général et l'intimité n'échappe pas totalement à l'emprise de l'universalité. Comme selon Oswald Ducrot[14] l'activité énonciative est le résultat de plusieurs « voix » ou « points de vue » qui s'expriment dans le discours, on peut trouver les marques de cette dissociation aussi bien dans l'identification plus exacte des locuteurs et des énonciateurs qui assument le discours autoréflexif que dans l'étude de quelques marques polyphoniques, comme, par exemple : le pronom *On*, les italiques et les guillemets, l'ironie, la négation polémique, quelques mots du discours, etc. Dans l'énoncé cité plus haut «Non, décidément, je ne parlerai pas à la radio. Je ne collaborerai pas à ces "émissions d'oxygène" », on peut identifier du moins trois moyens d'introduire d'autres voix dans son discours : la négation qui réfute un point de vue initial, l'adverbe modalisant *décidément* qui met en scène un dialogue imaginaire entre un locuteur et un énonciateur et, finalement, la connotation autonymique[15] « émissions d'oxygène » qui évoque de façon ironique les mots de l'autre, sans rupture syntaxique, mais en signalant le décalage énonciatif par la mise entre guillemets.

L'approche pragmatique, que nous avons esquissée sommairement ici, reposera également sur la prise en compte des actes de langage, de l'implicite et sur les lois qui régissent le discours, sur les indices de lecture vus dans une perspectives énonciative, sur les fonctions du discours rapporté.

A la fin de ces considérations, nous espérons que notre entreprise didactique fournira de nouvelles réponses à une problématique à la fois incitante et diverse. L'acte de parler de soi n'équivaut pas à une traduction verbale d'un espace intime bien défini et immuable, puisque le moi est toujours à construire, et cette construction se fait aussi par le discours. Donc, parler de soi, c'est aussi s'inventer, devenir soi, se construire une identité.

[14] Voir Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.

[15] Etude menée par Authier-Revuz Jacqueline, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Paris, Larousse, 1995.

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)

Bibliographie

Authier-Revuz, Jacqueline, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Paris, Larousse, 1995.

Beauvoir, Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958.

Benveniste, Emile, « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 17/1970, Paris, Didier-Larousse.

Doubrovsky, Serge, *Fils*, Paris, Galilée, 1977.

Ducrot, Oswald, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972

Ducrot, Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.

Gide, André, *Journal (1889-1939)*, Paris, Gallimard, 1951.

Gide, André, *Journal (1939-1949)*, Paris, Editions Gallimard, 1954.

Jenny, Laurent, *La figuration de soi* [en ligne] http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/fsintegr.html#fs031000

Maingueneau, Dominique, *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, Paris, Armand Colin, **2010**.

Mastacan, Simina, Strungariu, Maricela, *Parler de soi-même : textes et analyses*, Bacău, Alma Mater, 2014.

May, Georges, *L'autobiographie*, Paris, PUF, 1979.

Merleau Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception,* Paris, Gallimard, 1945.

Miraux, Jean-Philippe, *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*, Paris, Armand Colin, 2009.

Montaigne, Michel de, *Essais*, Livre III, Paris, Lib. Gén. française, 1994

Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

Rolland, Romain, *Le Voyage intérieur*, Paris, Albin Michel, 1942.

BDD-V4052 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:04 UTC)